Document generated on 06/01/2025 11:15 a.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Entretien avec Carlos Ferrand

Françoise Wera

Volume 9, Number 4, June–August 1990

URI: https://id.erudit.org/iderudit/34193ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Wera, F. (1990). Entretien avec Carlos Ferrand. *Ciné-Bulles*, *9*(4), 20–23.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

« Je revendique le droit de m'amuser de façon intelligente. »

Carlos Ferrand

par Françoise Wera

Filmographie de Carlos Ferrand :

1981 : ***Épissures de câbles thermorétractables*** *(Faisant partie d'une série de vidéos industriels - c.m.)*
1981 : ***Eyes Only*** *(c.m.)*
1982 : ***Cimarrones*** *(c.m.)*
1985 : ***Inventez !*** *(m.m.)*
1986 : ***Fenêtres sur ça*** *(c.m.)*
1989 : ***Cuervo*** *(l.m.)*

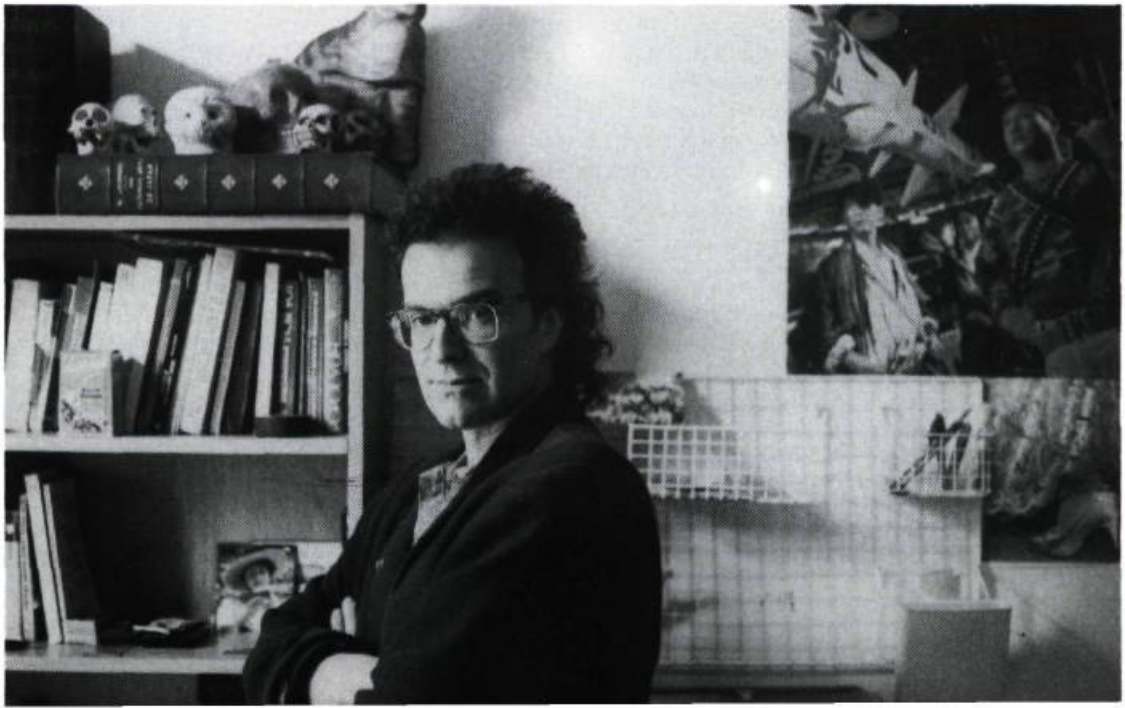
Né au Pérou, Carlos Ferrand vit au Québec depuis une quinzaine d'années. Surtout connu comme directeur de la photographie, il a signé entre autres la photo de **Lamento pour un homme de lettre** de Pierre Jutras. Il a réalisé de nombreux films industriels, plusieurs courts métrages dont **Fenêtres sur ça** et des documentaires. **Cuervo**, cette bouffée de fraîcheur des derniers Rendez-vous du cinéma québécois, est son premier long métrage.

***Ciné-Bulles** : C'est vous qui avez écrit le scénario de **Cuervo** ?*

Carlos Ferrand : Oui. J'avais écrit un autre scénario avant, **B.**, qui est moins bande dessinée, mais je suis très content d'avoir fait **Cuervo**, parce que je me suis découvert. J'ai fait un scénario dont j'avais le goût, mais le ton avec lequel il allait sortir me préoccupait beaucoup. J'ai plein de théories, j'ai subi plein d'influences, j'ai plein de références comme tout le monde. Mais comme je n'avais pas de point de référence de moi-même, puisque c'était mon premier long métrage, je ne connaissais pas mon ton. Quand j'ai vu les rushes, on n'a vu les rushes qu'après le tournage, j'étais absolument stupéfié de voir, de me découvrir. J'ai donc été très surpris, pas tant de mon ton, mais de passer par le processus de découvrir mon ton... C'est un moment très particulier.

En fait, c'est la cohérence de l'ensemble que je ne connaissais pas, la chimie, le registre du film. On parle de l'aspect bande dessinée de **Cuervo**, c'est un des éléments bien sûr, mais mon ambition était de vibrer constamment entre plusieurs tons différents, ne pas être captif d'un ton ou d'un registre. D'avoir un moment de tendresse suivi d'un moment de ridicule, de loufoquerie, d'avoir un moment documentaire suivi d'une petite touche de sérieux. C'était très ambitieux !

Je pense qu'il ne faut pas confondre être sérieux avec être solennel. Je suis très sérieux avec mon *fun*. Je prends très au sérieux mon divertissement. C'est absolument fondamental de plaire. Molière disait : « Il faut plaire ». Après, si on est suffisament intelligent, on peut faire passer les choses qui sont importantes pour soi. Moi, j'aime la tendresse entre les gens, la solidarité. Je m'apprends, je me découvre, mais tout ce que j'ai à dire n'est pas nouveau ou différent ou *earth shaking*. Alors ce qui m'intéresse, c'est de trouver un ton pour transmettre des nouvelles valeurs. J'ai une position vis-à-vis les femmes, les hommes, les différentes races, l'Amérique latine, la bourgeoisie, la richesse, le capitalisme, le socialisme... Je veux que ces messages soient là mais transmis d'une façon que les gens puissent les digérer.



Carlos Ferrand (Photo : Michel Villeneuve)

J'aime beaucoup le cinéma populaire, les films de kung-fu, le cinéma américain, les films pour les enfants, les films avec des chiens, etc. En général, le film adulte me fait chier profondément. Dès le titre, j'ai compris le message comme la plupart des gens. Le film s'affiche dès le début, il prend son ton et ne le lâche plus, il donne son message et là, jusqu'à la fin, une heure et demie plus tard, c'est comme un Boléro de Ravel, si vous voulez, cela continue ! Je pense que les gens peuvent digérer beaucoup plus que cela. Il est ridicule de penser que le spectateur n'est pas intelligent, qu'il faut simplifier les choses... Tout cela est un peu contradictoire finalement... mais je revendique la contradiction, que je trouve fondamentale. Je veux pouvoir faire demain un film très sérieux, très grave si j'en ai envie. Je serais très triste qu'on me mette dans une petite boîte.

***Ciné-Bulles** : Quand vous écriviez votre scénario, quelles étaient les choses les plus importantes dont vous vouliez parler ?*

Carlos Ferrand : Je dois avouer que je n'avais pas d'idée précise, claire et militante d'un thème ou d'un sujet, ni de propos particulier que je voulais transmettre à tout prix. Par contre, ce qui m'intéresse, c'est de montrer des nouvelles valeurs. Je suis très triste qu'il y ait tellement de femmes en Amérique latine pour qui la vie finit quand les enfants quittent la maison, ma mère a vécu cela, mes tantes, des gens que je connais, des gens extraordinaires avec une grande sensibilité, et cela me fait mal. Je voulais absolument voir une femme qui mène, qui a un certain âge mais dont la vie, loin d'être finie, commence à ce moment-là, qui a l'énergie de vouloir recommencer. J'en ai ras-le-bol des mecs qui savent tout, qui connaissent tout, qui sont l'énergie et le moteur. Je trouve que c'est absolument délicieux de rester derrière, de regarder et d'être mené. Les femmes ont tellement d'énergie et de bonnes idées, elles ont d'autres façons de faire les choses, c'est nouveau, différent. On n'en parle jamais, mais cela peut être lourd de se sentir mâle et responsable, d'avoir à dire tout le temps quelque chose, d'avoir toujours raison. On a tellement schématisé, fait un cliché de l'homme latino-américain. Nelson Villagra a été fasciné par cette idée de jouer pour une fois un être en retrait, en mineur, en douceur. Florinda et Cuervo sont comme une guitare : Florinda c'est les cordes, Cuervo est plus passif. Il ne trouve rien, il est un détective qui ne détecte rien. Comme dans une course de bicyclettes il reste derrière, parce que le premier lui coupe le vent. Cuervo est un homme qui rit de lui-même dans un film qui rit de lui-même.

Il y a plusieurs valeurs importantes qui imbibent le film. Le mélange des races par exemple ; pour moi, c'est absolument fondamental. L'Amérique latine est tellement raciste, il faut parler de tous ces préjugés contre les femmes, les gens âgés, les races. Les valeurs sont importantes comme le sont les couleurs et le mouvement. Il faut que cela bouge tout le temps. En ce sens, je pense que **Cuervo** est un film d'homme, linéaire ; ce n'est pas cyclique, cela va, cela avance, c'est impatient. Les hommes sont impatients, on aime que cela bouge, pour le plaisir de voir bouger. C'est pour cette raison que j'aime les films d'action américains, pas pour la violence mais pour l'action. C'était un de mes buts, de mettre dans mon film un petit peu d'action sans violence, que la violence soit un peu ridicule, un peu bande dessinée...

J'ai écrit le scénario avec Martin Girard, un jeune qui commence, brillant, qui a aussi réalisé quelques petits films. Il aime le surréalisme, les films d'horreur, les effets spéciaux, Brian de Palma, Spielberg, comme moi. Il aime aussi la super folle, Diane Dufresne ! Il adore tout ce côté excessif que je retrouve dans le peuple québécois. On s'est bien compris parce qu'il est complètement *flyé*, complètement pété. En plus, il connaît le peuple québécois, il connaît sa langue et il me corrige — je suis une mine inépuisable de fautes d'orthographes — il me fait réfléchir, c'est un homme qui sait penser. Pour toutes les étapes du film, je m'arrange toujours pour avoir quelqu'un avec moi. Je me perds trop vite dans mes propres choses, j'ai besoin de gens qui me disent non, qui me critiquent, qui me font arrêter, qui me donnent un peu plus de logique, je ne suis pas fort en logique...

***Ciné-Bulles** : Comment s'est déroulé le tournage ? Vous avez tourné à Cuba. Vous êtes-vous senti restreint par le budget, par le format du téléfilm ?*

Carlos Ferrand : 850 000 dollars, c'était parfait. Quand on sait qu'on a cette somme on fait le film avec. C'est inutile de penser à ce qu'on aurait pu faire avec deux millions. C'est Foucaud qui disait qu'avoir des regrets c'est comme un chien qui veut manger une pierre, cela ne donne rien. De toute façon j'aime beaucoup avoir des limites, c'est beaucoup plus créateur.

On avait 22 jours pour tourner et plus de 40 locations. À Cuba, on fait une moyenne de quatre à sept plans par jour, au Québec de 11 à 15 ; nous, on en a fait 25 par jour. En dix heures de tournage, pas en 14 ou 16. Cela veut dire qu'il fallait vraiment savoir ce qu'on

« Les Français, comme ils n'ont aucun complexe, aucun doute sur ce que cela veut dire être Français, peuvent produire un étranger. Cela, c'est de la vraie maturité. Le Canada n'en est pas encore là. On est obsédé par l'histoire de savoir ce que veut dire être Québécois ou Canadien. La question ne se pose même pas en France. Tu demandes à un Français ce que veut dire être Français, il dit ' Bof ! ' Et seulement dans ce ' bof ' et dans le mouvement des épaules tout est dit. D'ailleurs pour savoir ce que cela veut dire être Québécois, la réponse est facile, on n'a qu'à regarder dans la rue. Je ne comprends pas toutes ces inquiétudes, tous ces complexes, tous ces doutes. C'est tellement évident ce que cela veut dire être Québécois ! »
(Carlos Ferrand)

« Je trouve que les cinéastes se plaignent beaucoup ici. Je viens d'un continent qui est foutu, violent, dans lequel rien ne marche, alors quand les gens se plaignent de l'Office national du film, par exemple, je trouve cela ridicule. Bien sûr que c'est lent et bureaucratique, mais cela marche ! En Amérique Latine c'est lent et bureaucratique mais cela ne marche pas. »
(Carlos Ferrand)

Nelson Villagra et Kim Yaroshevskaya dans ***Cuervo***

voulait. On faisait deux prises par réplique, c'est tout. Là, mon métier de directeur de la photographie a été très utile, j'étais capable de visualiser le film avant.

J'ai aussi eu la chance inouïe de travailler avec James Grey, on s'est compris comme miraculeusement. Quand je voyais une rue, je lui disais : « imagine-toi que Walt Disney a vomi dans cette rue ». Et il me comprenait ! Autre chose importante : pour mon premier long métrage, je me suis entouré d'une équipe qui était comme moi, sans trop d'expérience. Les gens avaient aussi peur que moi parce que c'était aussi leur premier film. Je mouillais mes pantalons mais tout le monde avait les culottes mouillées, à la journée longue !.... Personne n'est en train de faire une faveur. Pour James Grey, c'était son premier long métrage fiction comme directeur de la photographie, pour Nelson Villagra son premier film en français, pour Kim son premier film dans lequel elle avait le rôle principal absolu du début à la fin. D'ailleurs ces deux-là ont été merveilleux.

J'avais seulement 21 jours de tournage et je voulais construire un *road movie*, faire un film un peu comme un rêve dans lequel on ne revient jamais au même endroit. Nous n'avions pas le temps nécessaire pour composer, cadrer et bouger la caméra, ce qui est quand même extraordinairement éloquent et nécessaire au cinéma. Alors nous avons pu travailler l'atmosphère, la location, la chimie des visages et la lumière. J'ai équilibré le manque de mouvement de caméra avec un découpage très serré, avec beaucoup de plans pour créer une dynamique à l'intérieur des séquences. J'ai multiplié le nombre de séquences, de locations et de personnages. Jusqu'à la fin du film, chaque séquence a un nouveau personnage, un peu comme dans les rêves, et une nouvelle location aussi. D'ailleurs certains ont trouvé qu'il y avait trop de plans dans le film. Mais c'est ce que je voulais, qu'il y en ait trop, trop de locations, trop de personnages, de lumières, d'idées... Je suis très malheureux quand il n'y en a pas assez. C'était cela le pari, que cela foisonne, que ce soit touffu, excessif, truculent, j'aime le mot truculent. Bombarder le spectateur. Pour qu'il prenne ce qu'il aime et laisser de côté ce qu'il n'aime pas ; au début il est éberlué par toutes ces couleurs et à la moitié il n'en peut plus. Ici la vie est trop tranquille, c'est parfait pour vivre. Mais au cinéma, je suis sûr que les gens veulent qu'on les secoue, qu'on ne leur donne pas le temps de réfléchir. Ils peuvent le prendre.

Quand j'ai vu les gens sortir en souriant, cela a été la

plus grande surprise et le plus grand plaisir de ma vie. Il faut comprendre que je n'avais jamais fait de long métrage pour un vrai public. C'est une chance incroyable. On m'a dit : vas-y maintenant, fais-le ton film, amuse-moi, épate-moi ! J'adore ce mot de Diaghilev à Cocteau : « Épatez-moi ! » J'adore épater les bourgeois. Je suis moi-même bourgeois et j'aime bien qu'on m'épate, qu'on m'amuse.

***Ciné-Bulles** : Vous avez fait exprès de choisir quelqu'un comme Kim, qui a un mélange d'accents incroyable, pour une madame Pelletier d'Outremont ?*

Carlos Ferrand : Je suis parti avec l'idée de trouver quelqu'un avec l'accent québécois typique, et j'ai vu des comédiennes formidables. Mais pour d'autres raisons, le registre peut-être un peu excentrique, la comédie, la question d'âge aussi... Je ne voulais pas d'histoire d'amour, cela ne m'intéresse pas de faire des films sur l'amour, sur la tendresse, oui, mais pas sur les histoires d'amour de couple. Avec quelques-unes de ces comédiennes, il y aurait eu une chimie, sexuelle si vous voulez, avec Nelson, que j'aurais été obligé d'explorer. Si je ne l'avais pas fait, cela aurait manqué aux spectateurs. Tandis qu'entre Kim et Nelson il y avait la bonne chimie, on pouvait comprendre qu'ils soient amis, bons copains, sans qu'il nous manque nécessairement une histoire d'amour. Elle est toujours là quelque part mais vraiment en retrait.

Finalement, **Cuervo** est un film sur l'accent, livré à la néo-québécitude, si vous voulez. Je suis métèque culturel et le mélange, les juxtapositions, les contradictions et les étincelles que cela provoque me fascinent. Alors que le narrateur ait un gros accent, pour les Québécois qui sont tellement obsédés par l'accent et par la langue, cela me semblait très intéressant à explorer. C'était aussi important pour moi de présenter l'Amérique latine aux Québécois. Je pense que les Québécois sont des Américains latins. Ils font partie de l'Amérique latine. J'aimerais beaucoup les amener plus vers le sud et amener les gens du sud vers le nord. Il y a une connection qui se fait immédiatement. On se ressemble : on est colonisés, catholiques, latins, émotifs ; la langue, la famille, le contact humain sont importants. Nous avons énormément de choses en commun, beaucoup plus qu'avec les États-Unis ou avec Edmonton par exemple.

***Ciné-Bulles** : Parlez-moi un peu du son, de la trame sonore.*

Carlos Ferrand : Pour moi le son représente plus de la moitié du film ; je lui donne énormément d'importance. Je suis fasciné par les gens du son, ils en parlent comme un peintre parle de couleurs. J'en reste la bouche ouverte, ils m'apprennent énormément. Et puis le son est finalement un peu le côté féminin du cinéma, on le prend trop souvent avec toute la connotation péjorative du féminin, il est passif, on le laisse à côté, il doit suivre tout le reste, il est au « service de », il faut « s'adapter à », toutes ces conneries-là ! J'ai travaillé beaucoup avec Catherine van der Donckt, nous avons discuté du son dès l'étape du scénario. Je lui ai donné beaucoup d'idées, tout ce qui me passait par la tête, mais c'est elle qui a réalisé la bande son. La musique aussi est très importante. Je savais ce que je ne voulais pas. C'est-à-dire que je n'aime pas la tyranie de la mélodie, la musique qui te raconte une histoire. De la même façon que je n'aime pas un ton unique dans un film, ou une seule anecdote, ou une seule idée. Dans **Cuervo**, il y a beaucoup de thèmes et de tons musicaux, c'est l'unité dans la diversité, dans les influences arabes, africaines, tibétaines, hollywoodiennes. Il y a des hommages aux **Dents de la Mer**, à **Superman**, aux chants de gorges inuit. Pierre Marchand, le compositeur, a été merveilleux, il est jeune et il voulait expérimenter. Il s'est laissé aller.

***Ciné-Bulles** : Avez-vous l'impression d'avoir fait quelque chose d'important pour le cinéma québécois avec **Cuervo** ?*

Carlos Ferrand : Je n'ai pas tellement de choses sublimes, fascinantes, extraordinaires, super-intelligentes à donner. Je travaille avec mes conneries, avec mes jeux, mes petits vices, mes bibites. C'est ce qui donne le ton à mon film. Il marche parce que je suis en harmonie avec cette fraîcheur, cette désinvolture, cette nounounerie ; cela m'amuse. En ce sens le film réconcilie les spectateurs avec un côté léger et frais, que je prends très au sérieux mais pas de façon solennelle. Je revendique le droit de m'amuser de façon intelligente. Je crois, parce que les gens me l'ont fait sentir, que **Cuervo** apporte quelque chose, comme une odeur, une couleur différente. Mais vous savez, il y a une hiérarchie des choses, il y a le petit-déjeuner, le dîner à midi et le repas en smoking du soir ; je pense que mon film est comme un petit déjeuner dans lequel tout d'un coup on prend un jus qu'on ne connaissait pas. Mon film est désinvolte, allègre et irrévérencieux, comme les Québécois le sont. Avec le goût pour les différences, pour l'exotisme, pour le sud. ■

« La personnalité québécoise est basée sur l'humanité, la transparence, la franchise, l'accessibilité, la démocratie, l'attribut collectif, sur ne pas se prendre pour un autre. Et on en retrouve l'équivalence dans la créativité. Le cinéma québécois est un peu trop naturaliste, sa force, c'est dans le documentaire. [...] Mais moi je m'ennuie un peu des frivolité de la fiction. C'est pour ça que j'adore le cinéma américain et que j'aime les films de Kung-fu. Tout le côté artificiel, le côté divertissement, toutes ces choses que certains auteurs trouvent horribles, le besoin de plaire, l'artifice, le mensonge, la bull shit, la frime, j'adore cela. Pour moi, ce n'est pas en contradiction avec l'intelligence, avec le message, avec une cohérence, avec une position politique. Au contraire. Heureusement qu'il y a toutes sortes de cinéma, sinon, ce serait platte à mourir. [...] Une chose qui m'étonne du cinéma québécois, c'est de ne pas y retrouver cette énergie populaire que je trouve quand je vais chez le dépanneur ou quand je sors dans la rue. Ce bouillonnement. Il y a comme un engouement pour la mort et la sévérité, les choses graves et la mélancolie, qui d'ailleurs, selon ce que Jean Chabot m'a dit, existe dans la poésie traditionnelle québécoise. Comme si être artiste et intelligent veut seulement dire être grave, sérieux, mélancolique. C'est comme si on ne pouvait pas être intelligent dans la joie. »
(Carlos Ferrand)